L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 22 MAI 1893. 66ème Année

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 22 MAI 1893.

Dasson & Donnet,
Propriétaires-Editeurs.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

L'EXPOSITION
—DE—
CHICAGO.

Le correspondant du *Figaro* écrit, à ce journal, à la date du 1er mai :

Jamais rien n'a été si grandiose que l'Exposition de Chicago, jamais on n'a vu d'ailleurs de si magnifiques édifices que ceux qui ont été consérrits dans le *White City* (Ville Blanche), surnom donné aux bâtiments par la *vox populi*.

Des économistes célèbres estiment que la fortune accumulée ou réunie du monde civilisé ne pourrait suffire à construire une Ville Blanche telle que celle-ci en matériaux durables, comme marbres, pierres, bronze, fer ou acier, avec tous ses splendides accessoires et décorations, ses fresques, ses statues !

Aucun journaliste, aucun architecte, ni peintre, aucun historien, aucun orateur même de la Sorbonne ne pourrait trouver des paroles ou des idées pouvant exactement décrire, faire comprendre et apprécier, que vous devez voir cette Exposition. Merveilleuse! splendide! colossale! magnifique! grandiose! de toute beauté! telles sont les expressions usitées en parlant aujourd'hui de la Ville Blanche au *Jackson Park*. Mais c'est encore plus grandiose, plus majestueux, plus étonnant, plus remarquable que l'ensemble de ces mots amalgamés dans un seul peut indiquer.

Quand M. le président Cleveland est parti, et pendant que les orchestres jouaient, je me suis levé, regardant autour de moi, émerveillé de ce que je voyais. Devant était le pavillon affecté à l'Administration de l'Exposition ; son élection a coûté quatre millions ; c'est un chef-d'œuvre d'architecture signé Hunt de Boston C'est le joyau principal du grand écrin des bâtiments de la Ville Blanche. Mille part il ne peut être vu des décorations, aussi superbes, des colonnes si élancées, des dômes si hardiment élevés, des façades si gracieuses. C'est là qu'est la tête, même aussi le cerveau de l'Exposition de Chicago.

A ma droite, j'ai vu le bâtiment des Mines, énorme, énorme, splendide! Il contient des minerais de métaux de toutes les sortes ; aussi des machines minaudes et leurs accessoires, qui servent à leur extraction. Naturellement, il y a différentes sortes de minerais. La Nouvelle-Calédonie du Sud a une remarquable exhibition de couleur ; un objet très admiré est une grande statue de Liberté, en sel, exposée par l'Angleterre ; le fer et l'acier sont montrés par l'Allemagne ; la France exhibe l'asphalte et les ciments ; les marines et l'or ont été envoyés par la Californie ; le Montana fournit de beaux spécimens de son or et de son argent. Beaucoup d'autres pays ont exposé des échantillons de minéralogie.

Près du centre section de mines, et un peu plus loin sur ma droite, se trouve l'édifice réservé à l'électricité et ses applications—un grand bâtiment. Sa toiture est ornée de dix tourelles et surmontée de quatre dômes ; sa construction a coûté plus de deux millions et demi. Sous la porte principale d'entrée, et juste devant moi est une statue du style héroïque de Benjamin Franklin, qui, on le sait a vécu plusieurs années à Passy.

Toujours en parcourant mon chemin, sur ma droite, se trouve le plus colossal, le Léviathan de tous ces bâtiments. L'immense structure qui s'appelle le Pavillon des manufactures et arts libraux. Il est vaste, superbe, indescriptible ; il a environ deux kilomètres de tour. A l'intérieur se trouvent entassés des produits manufacturés divers ; jamais on n'a pu contempler pareille collection nulle part. Les plus riches produits du travail industrieux de l'ouvrier de toutes les parties du globe y sont réunis. La partie principale, le rez-de-chaussée, est divisée en trois-quatre sections, et chacune d'elles est divisée en groupes permettant l'exhibition de plus de deux cents industries différentes.

Quatre grandes nations : la France, l'Angleterre, l'Allemagne, les Etats Unis, sont groupées au centre, et de ces quatre divisions diverses sont exposées moins importantes. Une galerie s'étend tout autour de cette salle immense, et les produits des Arts libéraux y sont installés.

Quittant ce colossal édifice, j'ai donné un coup d'œil sur le vaste temple dédié à la musique, et où plus de deux mille artistes, musiciens et chanteurs, pourront se faire entendre sur la scène, devant sept mille spectateurs. Ensuite se trouve un portique de plusieurs colonnes énormes, avec des arches centrale, surmonté péristyle, allant du lac Michigan à une large nappe d'eau. A une des extrémités et sur les bords de ce petit lac, a été construite une fontaine monumentale, Bauquée, à peu de distance, de l'immense Ferris. A l'autre extrémité est une grande statue de la *Liberté*, qui tient sa tête élevée majestueusement.

Le péristyle est couronné de statues du style héroïque ; il y en a même de trop et elles dépassent le monument, dont on ne peut apprécier les gracieuses lignes. Cette moderne cour des Fontaines, un lac en miniature est située en face du pavillon Administratif ; s'étalt tout derrière nous, les deux mille invités ; et M. le président Cleveland en a la vue en prononçant son discours tout à l'heure.

De l'autre côté, en face du bâtiment des Manufactures et des Arts libéraux, est placé le pavillon de l'Agriculture. Il est richement décoré et orné de groupes et de statues. Il a coûté environ trois millions.

Finalement et immédiatement à ma gauche, j'ai vu l'immense structure destinée aux machines, dont la construction a coûté six millions. L'extérieur est enrichi de colonnades, et comme bâtisse, c'est une des beautés parmi les autres de la Ville Blanche.

Il y a cinquante-cinq nations et trente-sept colonies étrangères représentées ici aujourd'hui. Le montant total des sommes dépensées par ces différents pays s'élève à plus de trente-cinq millions de francs. Les bâtiments et l'arrangement des terrains, les lacs, lagunes, etc., a coûté plus de cent millions !

La nation, après les Etats Unis bien entendu, qui a accordé le crédit le plus élevé est l'Allemagne, qui a voté quatre millions. La France vient ensuite avec un budget de trois millions sept cent mille francs. Le Japon, avec trois millions cent soixante mille francs prend le troisième rang, et est suivi par le Brésil avec trois millions.

L'Angleterre n'a pas montré beaucoup d'enthousiasme ; le gouvernement de Sa Majesté a alloué seulement un million quatre cent cinquante mille francs ; c'est moins que la Russie, le Canada et deux ou trois autres pays. La Grande-Bretagne n'a que cinq cents exposants représentant son industrie à l'Exposition colombienne. Il y en avait huit cents, il y a dix-sept ans, à Philadelphie !

Devinettes de la Guyane française :

Il y a une maman qui, pendant qu'elle court, mange sa queue—(L'aiguille et le fil.)

Il y a une maman qui, pour vivre est obligée de manger ses boyaux et de boire son sang—(La lampe, la mèche, l'huile.)

J'ai vu des moscleurs qui, tous, portent leurs chapeaux derrière le dos. Qui est-ce ? —(Les cagles.)

Monsieur Toto, sept ans, plonge avec conviction, sa main dans son assiette et se dispose à manger son macaroni ...., à l'italienne.

—Monsieur Toto, fait la maman, je vous si répété, souvent, qu'il fallait vous servir de votre fourchette.

—Mais maman, objecte *Toto*, les doigts ont été faits avant la fourchette.

—Certainement, monsieur Toto, mais pas les vôtres !

FEUILLETON.

CENDRILLON

GRAND ROMAN INÉDIT

—PAR—

EMILE RICHEBOURG.

PREMIÈME PARTIE.

LA FÉE DE L'ATELIER.

(SUITE.)

Pour l'instant elle ne sait rien encore, ou du moins je le crois ; mais dans l'atelier on ne s'en tient plus à potiner tout bas sur son compte : elles parlent tout haut, ces mijaurées, ces cafardes qui, en cachette, en font plus que bien des autres.

Ce matin je ne savais rien encore ; ce sont elles qui m'ont appris la chose en te traitant..... je n'ai pas besoin de te dire comment.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! gémit Gabrielle, et se cachant le visage dans ses mains.

—Le bon Dieu ne te viendra pas en aide, ma petite, il a autre chose à faire qu'à s'occuper de nous. Il faut donc trouver le moyen de se tirer d'affaire soi-même, comme on peut, et le mieux possible.... La situation est délicate, peut-être difficile, mais je t'aiderai si tu le peux et surtout si tu le veux. Pour cela, il faut d'abord que tu sois franche avec moi.

Voyons, qu'est-ce que c'est que cet oiseau-là ?.... Perche-t-il, comme toi, au dernier étage de la maison ?

Sans lever la tête, Gabrielle fit un signe négatif.

—Est-ce un honnête garçon ? reprit l'ouvrière, en donnant un air dur pour cacher son émotion et la pitié que lui inspirait le malheur de la jeune fille.

Celle-ci ne répondit pas.

—Ton silence ne me dit rien de bon, fit Octavie en hochant la tête. Mais rien n'a donc pu te préserver ? Quoi, tu n'as pas réfléchi, tu n'as pas pensé à tes parents ?.... Au fait, qui as-tu encore dans ton pays ?

—Mon père et ma mère ; et j'ai un frère qui est soldat.

La voix de Gabrielle était chevrotante. En pensant à ces êtres qu'elle aimait et qui l'avaient élevée dans les bons principes, la pauvre enfant fondit en larmes.

—Ah ! il s'agit bien de pleurer à cette heure, dit Octavie d'un ton bourru ; c'est pas des larmes qu'il faut verser, des larmes, ça n'avance à rien. A tout mal il y a un remède, il y a en donc un pour le tien.

Gabrielle laissa retomber sa tête dans ses mains.

—Petite, dis-moi un peu ce que font tes parents, ça peut m'être utile à savoir.

—Mon père est garde forestier, c'est un ancien militaire.

—Médaillé, peut-être ?

—Décoré de la Légion-d'Honneur.

Mlle Octavie, fille aînée d'un ancien militaire, étouffa une exclamation, tandis que prévoyant le blâme qu'allait lui infliger sa camarade, Gabrielle s'en pressait d'ajouter :

—Papa a gagné ses croix en Algérie, sur un champ de bataille ; maman est depuis longtemps déjà malade, infirme, et, je vous l'ai dit, mon frère est soldat.

—Tous des braves gens, quoi ! murmura Octavie, des gens de cœur et d'honneur !.... Ah ! Gabrielle, comment n'as-tu pas été retenue par la pensée des chagrins que tu pouvais leur causer !

Gabrielle eut un geste de désespoir et éclata en sanglots.

Octavie lui saisit le bras, et la forçant à se relever et à se tenir en face d'elle :

—Comprends-tu bien qu'il faut qu'il t'épouse, dit-elle d'une voix sourde.

—Il ne peut pas ! il ne peut pas ! s'écria la jeune fille éperdue de douleur.

—Il ne peut pas.... t'épouser ? prononça lentement Octavie ; comment, malheureuse !

—De grâce, ne m'interrogez plus ! s'écria la jeune fille frémissante, en regardant autour d'elle avec effarement.

Ainsi, c'est vrai, murmura Octavie. Puis comme subitement éclairée :

—Ah ! M. Melville !

Gabrielle lui saisit le bras et le serrant avec force :

—Taisez vous, taisez-vous ! prononça-t-elle d'une voix pleine de terreur.

—Oh ! fit Octavie, en s'éloignant brusquement de Gabrielle.

A ce moment, le bruit d'une porte qu'on ouvrait dans la pièce voisine fit sursauter les deux ouvrières.

Mlle Octavie, marchant sur la pointe des pieds, se dirigea vers une porte ouvrant sur un long couloir qui aboutissait à l'escalier de service.

Au moment de disparaître, elle jeta un dernier regard sur Gabrielle, eût un geste de pitié et murmura :

Le malheureux, la malheureuse !

IV

ANGOISSES.

Gabrielle avait repris le balai, mais la pauvre fille ne savait plus ce qu'elle faisait.

Tout ce que lui avait dit Octavie bourdonnait encore dans ses oreilles. Mille pensées confuses se succédaient, se heurtaient dans son cerveau ; il lui semblait que sa tête était en feu et prête à éclater.

En lui parlant de ses parents, Octavie avait augmenté encore le trouble de son âme.

Dans le chaos où s'agitaient ses idées, il lui semblait distinguer la voix de son père une voix terrible, qui grondait comme le tonnère. Et il lui semblait entendre aussi les sanglots de sa mère, cette pauvre mère, qui ne quittait pas le fauteuil de douleur pendant la journée et qu'il fallait porter dans son lit, le soir.

Puis c'était ce mot "malheureuse !" sorti des lèvres de l'ouvrière ; ce mot que, dans sa surprise et sa douleur, Mlle Octavie avait trouvé pour la blâmer, la condamner. C'était ce mot, plus terrible que tout autre, qui sans cesse jaillissait de sa pensée comme une flamme : malheureuse, malheureuse !

Alors, elle voulait s'étourdir pour ne plus entendre toutes ces voix, tous ces cris, tous ces mots, tous ces sanglots qui faisaient tumulte dans sa tête, et elle balayait avec rage, coignant les semelles, heurtant les tables, les chaises, trébuchant comme une personne ivre.

Puis, tout à coup elle s'arrêtait, haletante, comme si son cœur eût cessé de battre.

Elle pensait, ainsi que Mlle Octavie le lui avait dit, que Mme Melville ne tarderait pas à apprendre la vérité, et à la seule idée de ce qui devait fatalement lui arriver, son sang se glaçait dans ses veines. Plus la patronne serait été bonne pour elle, plus elle avait à redouter sa colère.

A chaque instant, elle croyait que Mme Melville allait se dresser devant elle, le regard flamboyant, implacable, et lui crier, en lui montrant la porte :

—Va-t-en, va-t-en, je te chasse ! Va où t'ai coucher ta honte !

C'est qu'elle était là, dans la pièce voisine, Mme Melville, et que d'un moment à l'autre elle pouvait paraître.

Gabrielle, frémissante, n'osait plus tourner la tête ; et elle restait à la même place, immobile, comme pétrifiée. Elle sentait que ses pieds étaient comme rivés au parquet.

Et son esprit s'affolait, la terreur l'enveloppait. Ses tempes battaient avec force. Elle avait la sensation de coups de marteau sur le crâne.

Elle se demandait si, voulant s'enfuir, ses jambes ne se déroberaient pas sous elle.

Elle en sentait devenir folle.

Soudain, elle fit un effort pour s'élancer et elle alla, en chancelant, s'accrocher des deux mains à la porte que Mlle Octavie avait laissée entre bâillée.

Elle s'arrêta une seconde pour reprendre haleine, puis se glissa dans le couloir, s'appuyant au mur, jusqu'à ce qu'elle ait pu atteindre l'escalier de service. Alors, se cramponnant à la rampe, elle monta lentement, dans les ténèbres, car tout de suite après le départ des ouvrières, la concierge avait éteint le gaz dans l'escalier de service.

Mais l'air qui venait d'en haut l'avait ranimée, et, peu à peu, une réaction s'opérait en elle.

Le sang circulait plus librement ; le cœur ne battait plus avec autant de violence.

A l'affolement, à la terreur succédait une impression nouvelle, qui n'était pas encore le calme absolu, mais déjà une pénible reconfortante.

Enfin Gabrielle trouva assez de force pour gravir rapidement les marches qui la séparent encore du palier sur lequel s'ouvre sa chambre, qui est la première contre l'escalier.

Précipitamment elle pénètre chez elle et s'y enferme.

Elle ne se contente pas de donner deux tours de clef à la porte, elle pousse un verrou qu'elle a posé elle-même. Oh ! ces précautions sont bien inutiles, mais elle n'a pas cessé de les prendre depuis qu'un épouvantable drame nocturne, dont elle a été victime, s'est passé dans sa chambre.

D'une main tremblante elle allume la petite lampe à la lueur de laquelle elle travaille la nuit, quand il est impossible de trouver le sommeil.

C'est que depuis quelques mois, la pauvre jeune fille a passé par toutes les anxiétés, toutes les angoisses.... C'était, dans les premiers temps, des transes continuelles quand, chaque nuit, au moindre bruit dans le couloir, au plus léger craquement des marches de l'escalier, elle se figurait que c'était lui qui revenait, le misérable qui avait fait d'elle la plus malheureuse de toutes les créatures.

Il y avait cinq mois de cela, et, depuis lors, le chagrin l'avait minée sourdement, à mesure qu'elle avait vu l'abîme se creuser plus profondément devant elle.

Dieu seul sait ce qu'elle avait souffert, en silence, torturée sous les regards méchants de ses camarades d'atelier, angoissée, mais s'efforçant de n'en rien laisser voir quand ces demoiselles l'accablaient de railleries et lui décochaient des insinuations perfides.

Aujourd'hui, son secret, ce terrible secret qui déchirait son cœur, elle ne pouvait plus le cacher. Il était connu. Hélas ! sa état déjà avancé l'avait trahie ; cela devait être, c'était fatal.

Cette Octavie, qui lui avait témoigné tant d'intérêt, n'était-elle pas défiancée à son égard ? Ne ferait-elle pas, demain, chorus avec les autres pour l'accabler ? Et si elle disait ce qu'elle sonle encore avait deviné !

Oh ! ce serait horrible, horrible !

Pauvre Gabrielle ! elle ne pouvait pas raconter son malheur, même à Mlle Octavie ; il ne lui était pas permis de s'innocenter, même aux yeux de cette brave fille qui, constamment, avait pris sa défense. Elle était forcée de se taire.

La malheureuse enfant était tombée épuisée sur une chaise, s'était accoudée sur la table, et, le front dans la main, elle semblait prête à défaillir.

Cependant, au bout de quelques instants, elle parvint à se rendre maîtresse d'elle-même, à rassembler ses pensées. Elle se rappela que le matin elle avait reçu une lettre, une lettre de son père, qu'elle n'avait pas eu le temps de lire entièrement sur laquelle elle n'avait jeté, d'ailleurs, qu'un rapide coup d'œil.

Elle la sortit du corsage de sa robe et en commença la lecture. Dès les premières lignes, ses larmes jaillirent de nouveau. C'est qu'elle était touchante, vibrante de tendresse paternelle, cette lettre du vieux forestier.

Gabrielle arriva à un passage où le brave homme lui parlait de son mariage, dont on désirait fixer l'époque. Il voulait que sa fille fût heureuse, le pauvre père, il ne pensait qu'à son avenir, à son bonheur, disait-il. Et à travers les larmes qui miroitaient dans ses yeux, elle lisait :

"Si je voulais simplement te marier pour nous, j'aurais déjà dit au père Legrand : "Ton fils est un bon, un honnête garçon et un solide travailleur ; je l'ai connu tout enfant, puisque avec mon fils Pierre, ils faisaient une paire de joyeux camarades. Mon vieux Legrand, ma Gabrielle est pour ton brave Jean, à qui, d'ailleurs, elle s'est promise.

"Mais c'est pour toi que nous désirons te marier vite, Gabrielle ; car voisin, petiote, dans quelques années nous ne serons peut-être plus là, ni ta mère ni moi ; c'est donc pas notre conscience qui t'fait avoir en vue en te mariant, mais bien la tienne.

"Consolte-toi, petiote, et donne-nous une réponse, parce que le père Legrand est venu deux fois cette semaine pour savoir si décidément, tu voulais de son fils Jean.

"Tu es bien jeune encore, c'est vrai ; mais nous sommes, ta mère et moi, assez vieux déjà pour faire de grands-parents.

"Prends conseil de tes patrons. Mme Melville te parlera, en cette circonstance, comme une vraie bonne mère de famille qu'elle est. "

Gabrielle n'y voyait plus, les caractères tracés par la main du garde forestier dansaient sous ses yeux en prenant toutes sortes de formes fantastiques. Elle laissa tomber la lettre sur la table et, hochant douloureusement la tête :

—Ah ! pauvre père ! prononça-t-elle d'une voix étranglée.

Puis tressaillant violemment :

—Mais où donc, mon Dieu, il saura !..

Et, effaré, saisie de terreur, elle recommençait de tête entre ses mains.

Tout à coup elle dressa les oreilles. Les yeux fixés sur la porte, elle écouta.

—On monte, murmura-t-elle.

Et tout de suite elle lui vient que ce peut être le misérable qu'elle redoute à l'égal d'une bête fauve.

—Il n'était lui ! se dit-elle.

Elle oublie qu'elle s'est enfermée et que la porte est solide.

Elle frémit de nouveau.

Haletante, retenant sa respiration, elle tend l'oreille.

Plus de doute, on vient et c'est pour elle, car on s'est arrêté à sa porte et elle perçoit un *fiflement*. Elle veut se dresser sur ses jambes, impossible : l'effroi la paralyse. Elle élève ses pensée vers Dieu dont elle implore le secours, les mains jointes, les yeux levés au ciel.

On frappe et presque en même temps on cherche à ouvrir. Gabrielle ne répond pas d'ailleurs elle est sans voix.

Elle reconnaît la voix, qui n'est pas une voix d'homme, et que dans son effarement elle ne reconnaît point.

—Ouvres, Gabrielle, c'est moi.

Et comme elle ne se presse pas d'obéir, la voix de femme reprend :

—Mais ouvres donc, Gabrielle, ouvres donc !

Alors la jeune fille est comme galvanisée ; elle se lève, ouvre rapidement ses yeux et son visage, puis bondit vers la porte dont elle tire le verrou et tourne la clef.

La porte s'ouvre et Gabrielle se trouve en face de Mme Melville très pâle, tenant un flambeau à la main.

La pauvre fille recule en se courbant, car elle a eu peur le visage de sa patronne empreint de sévérité et son regard exprimant la colère et le mépris.

Mme de Melville n'était que triste et profondément affligée ; mais, à ce moment, Gabrielle subissait une sensation de vertige, comme si elle eût été sous l'empire d'une hallucination.

Le voix de Mme Melville allait la rappeler au sentiment de la réalité.

—Vous êtes seule, Gabrielle, dit-elle, en posant sa lumière sur la table.

—Je suis toujours seule, madame, balbutia la jeune fille.

—Oh ! toujours...., fit la patronne.

Puis, se reprenant :

—Pourquoi donc ne m'avez-vous pas ouvert immédiatement ?

—Je.... je ne savais pas que c'était vous.

—Qui donc pensiez-vous que c'était ?

—Je ne sais pas.

—Eh-ce que, comme je l'ai d'ailleurs recommandé, vous fermez ainsi votre porte tous les soirs ?

—Oui, madame.

—Mais pourquoi donc êtes-vous ainsi troublée et toute tremblante, comme si je vous avez surprise en faute ?

L'ouvrière eut un mouvement comme pour se laisser tomber à genoux.

Mme Melville l'arrêta d'un geste et lui dit :

—Asseyez-vous, Gabrielle, et écoutez moi avec toute votre attention et préparez-vous à me répondre franchement, sans chercher à me cacher quoi que ce soit.

La jeune fille s'affaisse sur la chaise près de la table ; elle s'étant assise en face d'elle, Mme Melville reprit :

—Si, non sans avoir hésité, je me suis décidée à venir ici avant de m'en rapporter entièrement aux propos malveillants qu'on tient sur votre compte, c'est que je me suis souvenue d'une promesse que j'ai faite.

—Madame, madame.... balbutia la jeune fille en tendant vers Mme Melville des mains suppliantes.

—Vous ne vous en souvenez plus, n'est ce pas ? poursuivit la jeune femme avec une émotion contenue. Le jour où votre père vous a amenée chez moi, après les pourparlers qui avaient précédé votre admission dans la maison, il m'a dit devant vous Gabrielle :

—"Je vous confie mon enfant ; c'est sage et qu'elle travaille. Mme lui a appris les bons principes ; notre fille n'est pas bigote, mais elle prie et je suffit. Moi, ajouta le brave homme,—et il vous couvrait de son regard paternel,—je lui ai appris toute petite, en lui expliquant ce que s'ouvre sa chambre, qui est la première contre l'escalier.

Précipitamment elle pénètre chez elle et s'y enferme.

Elle ne se contente pas de donner deux tours de clef à la porte, elle pousse un verrou qu'elle a posé elle-même. Oh ! ces précautions sont bien inutiles, mais elle n'a pas cessé de les prendre depuis qu'un épouvantable drame nocturne, dont elle a été victime, s'est passé dans sa chambre.

D'une main tremblante elle allume la petite lampe à la lueur de laquelle elle travaille la nuit, quand il est impossible de trouver le sommeil.

C'est que depuis quelques mois, la pauvre jeune fille a passé par toutes les anxiétés, toutes les angoisses.... C'était, dans les premiers temps, des transes continuelles quand, chaque nuit, au moindre bruit dans le couloir, au plus léger craquement des marches de l'escalier, elle se figurait que c'était lui qui revenait, le misérable qui avait fait d'elle la plus malheureuse de toutes les créatures.

Il y avait cinq mois de cela, et, depuis lors, le chagrin l'avait minée sourdement, à mesure qu'elle avait vu l'abîme se creuser plus profondément devant elle.

Dieu seul sait ce qu'elle avait souffert, en silence, torturée sous les regards méchants de ses camarades d'atelier, angoissée, mais s'efforçant de n'en rien laisser voir quand ces demoiselles l'accablaient de railleries et lui décochaient des insinuations perfides.

Aujourd'hui, son secret, ce terrible secret qui déchirait son cœur, elle ne pouvait plus le cacher. Il était connu. Hélas ! sa état déjà avancé l'avait trahie ; cela devait être, c'était fatal.

Cette Octavie, qui lui avait témoigné tant d'intérêt, n'était-elle pas défiancée à son égard ? Ne ferait-elle pas, demain, chorus avec les autres pour l'accabler ? Et si elle disait ce qu'elle sonle encore avait deviné !

Oh ! ce serait horrible, horrible !

Pauvre Gabrielle ! elle ne pouvait pas raconter son malheur, même à Mlle Octavie ; il ne lui était pas permis de s'innocenter, même aux yeux de cette brave fille qui, constamment, avait pris sa défense. Elle était forcée de se taire.

La malheureuse enfant était tombée épuisée sur une chaise, s'était accoudée sur la table, et, le front dans la main, elle semblait prête à défaillir.

Cependant, au bout de quelques instants, elle parvint à se rendre maîtresse d'elle-même, à rassembler ses pensées. Elle se rappela que le matin elle avait reçu une lettre, une lettre de son père, qu'elle n'avait pas eu le temps de lire entièrement sur laquelle elle n'avait jeté, d'ailleurs, qu'un rapide coup d'œil.

Elle la sortit du corsage de sa robe et en commença la lecture. Dès les premières lignes, ses larmes jaillirent de nouveau. C'est qu'elle était touchante, vibrante de tendresse paternelle, cette lettre du vieux forestier.

Gabrielle arriva à un passage où le brave homme lui parlait de son mariage, dont on désirait fixer l'époque. Il voulait que sa fille fût heureuse, le pauvre père, il ne pensait qu'à son avenir, à son bonheur, disait-il. Et à travers les larmes qui miroitaient dans ses yeux, elle lisait :

"Si je voulais simplement te marier pour nous, j'aurais déjà dit au père Legrand : "Ton fils est un bon, un honnête garçon et un solide travailleur ; je l'ai connu tout enfant, puisque avec mon fils Pierre, ils faisaient une paire de joyeux camarades. Mon vieux Legrand, ma Gabrielle est pour ton brave Jean, à qui, d'ailleurs, elle s'est promise.

"Mais c'est pour toi que nous désirons te marier vite, Gabrielle ; car voisin, petiote, dans quelques années nous ne serons peut-être plus là, ni ta mère ni moi ; c'est donc pas notre conscience qui t'fait avoir en vue en te mariant, mais bien la tienne.

"Consolte-toi, petiote, et donne-nous une réponse, parce que le père Legrand est venu deux fois cette semaine pour savoir si décidément, tu voulais de son fils Jean.

"Tu es bien jeune encore, c'est vrai ; mais nous sommes, ta mère et moi, assez vieux déjà pour faire de grands-parents.

"Prends conseil de tes patrons. Mme Melville te parlera, en cette circonstance, comme une vraie bonne mère de famille qu'elle est. "

Gabrielle n'y voyait plus, les caractères tracés par la main du garde forestier dansaient sous ses yeux en prenant toutes sortes de formes fantastiques. Elle laissa tomber la lettre sur la table et, hochant douloureusement la tête :

—Ah ! pauvre père ! prononça-t-elle d'une voix étranglée.

Puis tressaillant violemment :

—Mais où donc, mon Dieu, il saura !..

Et, effaré, saisie de terreur, elle recommençait de tête entre ses mains.

Tout à coup elle dressa les oreilles. Les yeux fixés sur la porte, elle écouta.

—On monte, murmura-t-elle.

Et tout de suite elle lui vient que ce peut être le misérable qu'elle redoute à l'égal d'une bête fauve.

—Il n'était lui ! se dit-elle.

Elle oublie qu'elle s'est enfermée et que la porte est solide.

Elle frémit de nouveau.

Haletante, retenant sa respiration, elle tend l'oreille.

Plus de doute, on vient et c'est pour elle, car on s'est arrêté à sa porte et elle perçoit un *fiflement*. Elle veut se dresser sur ses jambes, impossible : l'effroi la paralyse. Elle élève ses pensée vers Dieu dont elle implore le secours, les mains jointes, les yeux levés au ciel.

On frappe et presque en même temps on cherche à ouvrir. Gabrielle ne répond pas d'ailleurs elle est sans voix.

Elle reconnaît la voix, qui n'est pas une voix d'homme, et que dans son effarement elle ne reconnaît point.

—Ouvres, Gabrielle, c'est moi.

Et comme elle ne se presse pas d'obéir, la voix de femme reprend :

—Mais ouvres donc, Gabrielle, ouvres donc !

Alors la jeune fille est comme galvanisée ; elle se lève, ouvre rapidement ses yeux et son visage, puis bondit vers la porte dont elle tire le verrou et tourne la clef.

La porte s'ouvre et Gabrielle se trouve en face de Mme Melville très pâle, tenant un flambeau à la main.

La pauvre fille recule en se courbant, car elle a eu peur le visage de sa patronne empreint de sévérité et son regard exprimant la colère et le mépris.

Mme de Melville n'était que triste et profondément affligée ; mais, à ce moment, Gabrielle subissait une sensation de vertige, comme si elle eût été sous l'empire d'une hallucination.

Le voix de Mme Melville allait la rappeler au sentiment de la réalité.

—Vous êtes seule, Gabrielle, dit-elle, en posant sa lumière sur la table.

—Je suis toujours seule, madame, balbutia la jeune fille.

—Oh ! toujours...., fit la patronne.

Puis, se reprenant :

—Pourquoi donc ne m'avez-vous pas ouvert immédiatement ?

—Je.... je ne savais pas que c'était vous.

—Qui donc pensiez-vous que c'était ?

—Je ne sais pas.

—Est-ce que, comme je l'ai d'ailleurs recommandé, vous fermez ainsi votre porte tous les soirs ?

—Oui, madame.

—Mais pourquoi donc êtes-vous ainsi troublée et toute tremblante, comme si je vous avez surprise en faute ?

L'ouvrière eut un mouvement comme pour se laisser tomber à genoux.

Mme Melville l'arrêta d'un geste et lui dit :

—Asseyez-vous, Gabrielle, et écoutez moi avec toute votre attention et préparez-vous à me répondre franchement, sans chercher à me cacher quoi que ce soit.

La jeune fille s'affaisse sur la chaise près de la table ; elle s'étant assise en face d'elle, Mme Melville reprit :

—Si, non sans avoir hésité, je me suis décidée à venir ici avant de m'en rapporter entièrement aux propos malveillants qu'on tient sur votre compte, c'est que je me suis souvenue d'une promesse que j'ai faite.

—Madame, madame.... balbutia la jeune fille en tendant vers Mme Melville des mains suppliantes.

—Vous ne vous en souvenez plus, n'est ce pas ? poursuivit la jeune femme avec une émotion contenue. Le jour où votre père vous a amenée chez moi, après les pourparlers qui avaient précédé votre admission dans la maison, il m'a dit devant vous Gabrielle :

—"Je vous confie mon enfant ; c'est sage et qu'elle travaille. Mme lui a appris les bons principes ; notre fille n'est pas bigote, mais elle prie et je suffit. Moi, ajouta le brave homme,—et il vous couvrait de son regard paternel,—je lui ai appris toute petite, en lui expliquant ce que s'ouvre sa chambre, qui est la première contre l'escalier.

Précipitamment elle pénètre chez elle et s'y enferme.

Elle ne se contente pas de donner deux tours de clef à la porte, elle pousse un verrou qu'elle a posé elle-même. Oh ! ces précautions sont bien inutiles, mais elle n'a pas cessé de les prendre depuis qu'un épouvantable drame nocturne, dont elle a été victime, s'est passé dans sa chambre.

D'une main tremblante elle allume la petite lampe à la lueur de laquelle elle travaille la nuit, quand il est impossible de trouver le sommeil.

C'est que depuis quelques mois, la pauvre jeune fille a passé par toutes les anxiétés, toutes les angoisses.... C'était, dans les premiers temps, des transes continuelles quand, chaque nuit, au moindre bruit dans le couloir, au plus léger craquement des marches de l'escalier, elle se figurait que c'était lui qui revenait, le misérable qui avait fait d'elle la plus malheureuse de toutes les créatures.

Il y avait cinq mois de cela, et, depuis lors, le chagrin l'avait minée sourdement, à mesure qu'elle avait vu l'abîme se creuser plus profondément devant elle.

Dieu seul sait ce qu'elle avait souffert, en silence, torturée sous les regards méchants de ses camarades d'atelier, angoissée, mais s'efforçant de n'en rien laisser voir quand ces demoiselles l'accablaient de railleries et lui décochaient des insinuations perfides.

Aujourd'hui, son secret, ce terrible secret qui déchirait son cœur, elle ne pouvait plus le cacher. Il était connu. Hélas ! sa état déjà avancé l'avait trahie ; cela devait être, c'était fatal.

Cette Octavie, qui lui avait témoigné tant d'intérêt, n'était-elle pas défiancée à son égard ? Ne ferait-elle pas, demain, chorus avec les autres pour l'accabler ? Et si elle disait ce qu'elle sonle encore avait deviné !

Oh ! ce serait horrible, horrible !

Pauvre Gabrielle ! elle ne pouvait pas raconter son malheur, même à Mlle Octavie ; il ne lui était pas permis de s'innocenter, même aux yeux de cette brave fille qui, constamment, avait pris sa défense. Elle était forcée de se taire.

La malheureuse enfant était tombée épuisée sur une chaise, s'était accoudée sur la table, et, le front dans la main, elle semblait prête à défaillir.

Cependant, au bout de quelques instants, elle parvint à se rendre maîtresse d'elle-même, à rassembler ses pensées. Elle se rappela que le matin elle avait reçu une lettre, une lettre de son père, qu'elle n'avait pas eu le temps de lire entièrement sur laquelle elle n'avait jeté, d'ailleurs, qu'un rapide coup d'œil.

Elle la sortit du corsage de sa robe et en commença la lecture. Dès les premières lignes, ses larmes jaillirent de nouveau. C'est qu'elle était touchante, vibrante de tendresse paternelle, cette lettre du vieux forestier.

Gabrielle arriva à un passage où le brave homme lui parlait de son mariage, dont on désirait fixer l'époque. Il voulait que sa fille fût heureuse, le pauvre père, il ne pensait qu'à son avenir, à son bonheur, disait-il. Et à travers les larmes qui miroitaient dans ses yeux, elle lisait :

"Si je voulais simplement te marier pour nous, j'aurais déjà dit au père Legrand : "Ton fils est un bon, un honnête garçon et un solide travailleur ; je l'ai connu tout enfant, puisque avec mon fils Pierre, ils faisaient une paire de joyeux camarades. Mon vieux Legrand, ma Gabrielle est pour ton brave Jean, à qui, d'ailleurs, elle s'est promise.

"Mais c'est pour toi que nous désirons te marier vite, Gabrielle ; car voisin, petiote, dans quelques années nous ne serons peut-être plus là, ni ta mère ni moi ; c'est donc pas notre conscience qui t'fait avoir en vue en te mariant, mais bien la tienne.

"Consolte-toi, petiote, et donne-nous une réponse, parce que le père Legrand est venu deux fois cette semaine pour savoir si décidément, tu voulais de son fils Jean.

"Tu es bien jeune encore, c'est vrai ; mais nous sommes, ta mère et moi, assez vieux déjà pour faire de grands-parents.

"Prends conseil de tes patrons. Mme Melville te parlera, en cette circonstance, comme une vraie bonne mère de famille qu'elle est. "

Gabrielle n'y voyait plus, les caractères tracés par la main du garde forestier dansaient sous ses yeux en prenant toutes sortes de formes fantastiques. Elle laissa tomber la lettre sur la table et, hochant douloureusement la tête :

—Ah ! pauvre père ! prononça-t-elle d'une voix étranglée.

Puis tressaillant violemment :

—Mais où donc, mon Dieu, il saura !..

Et, effaré, saisie de terreur, elle recommençait de tête entre ses mains.

Tout à coup elle dressa les oreilles. Les yeux fixés sur la porte, elle écouta.

—On monte, murmura-t-elle.

Et tout de suite elle lui vient que ce peut être le misérable qu'elle redoute à l'égal d'une bête fauve.

—Il n'était lui ! se dit-elle.

Elle oublie qu'elle s'est enfermée et que la porte est solide.

Elle frémit de nouveau.

Haletante, retenant sa respiration, elle tend l'oreille.

Plus de doute, on vient et c'est pour elle, car on s'est arrêté à sa porte et elle perçoit un *fiflement*. Elle veut se dresser sur ses jambes, impossible : l'effroi la paralyse. Elle élève ses pensée vers Dieu dont elle implore le secours, les mains jointes, les yeux levés au ciel.

On frappe et presque en même temps